



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

LE tirage de la Loterie, établi d'après le mode jugé le plus convenable pour simplifier et régulariser les chances, et dont nous avons donné connaissance dans notre journal, a fait tomber ainsi qu'il suit, les lots gagnés :

- Le nécessaire, à M. Fontanne, à Saint-Jean-de-Luz.
- Le cachemire blanc brodé, à M. Laignoux, à Lyon, chef de bataillon au 4^o de ligne.
- Le tête-à-tête en porcelaine, à M^{me} la comtesse de Balby, à la Flèche.
- L'écritoire, à M^{me} d'Entraves, rue de Courcelles, n^o 4, à Paris.

— *L'assortiment de ceintures*, à M^{me} veuve Moreau, à Pierrecourt, par Tarbes.

— *Le sac brodé*, à M^{lle} Eugénie Gutenger, à Munich.

— *L'écharpe*, à M^{lle} Barrier, rue du Terail, maison Millereau, à Clermont-Ferrand.

— *La corbeille à ouvrage*, à M^{me} Ponzo Vaglia, à Turin.

— *La boîte à lettres*, à MM. Girodon et Luquin, à Lyon.

— *La robe en batiste de soie* a été gagnée entre les abonnés à l'étranger qui nous parviennent par l'entremise de M. le Directeur des Postes d'Aix-la-Chapelle. Ignorant leurs noms, et ne pouvant les désigner que par numéros, c'est à Aix-la-Chapelle même que devra s'opérer un second tirage entre les abonnés de la Russie, de la Prusse, de l'Allemagne, etc., qui reçoivent le *Petit Courier* par l'entremise du Directeur des Postes de ce pays. C'est à lui donc que nous adresserons la robe, le priant de nous informer du nom de la personne qui l'aura gagnée, afin qu'il soit indiqué dans notre journal.

— *Le schall à la Taglioni* a été gagné entre les abonnés qui nous parviennent par Amsterdam. M. Gabriel Dufour et C^{ie}. Nos correspondans pour les abonnemens au *Petit Courier*, seront priés également d'effectuer un second tirage, et d'indiquer le nom de la personne qui aura gagné, parmi celles qui s'adressent à lui.

— *Les deux vases en porcelaine* ont été gagnés par les abonnés de Bordeaux. M. Delpech, dépositaire de nos journaux, place de la Comédie, n^o 7, est prié de faire un second tirage entre les abonnés qui s'adressent à lui pour recevoir le *Petit Courier*, et de nous envoyer le nom gagnant.

— *Les deux flacons-coussins* ont été gagnés à Marseille entre les abonnés qui reçoivent le journal par M. Camoin, libraire, qui sera prié de faire, ainsi que nous l'avons indiqué, un tirage entre eux, et de nous transmettre le nom gagnant.

— Les personnes qui ont gagné les lots indiqués, sont priées de les faire prendre au bureau du *Petit Courier*, ou de nous indiquer par quelle voie elles désirent qu'on les leur fasse parvenir. L'exportation de certains objets étant difficile pour l'étranger, nous pensons que les abonnés qui ont gagné pourraient peut-être, par leurs relations avec Paris, profiter d'une communication particulière.

ABONNEMENS au *Petit Courier*, dont deux de six mois et deux de trois mois, ont été ajoutés comme lots gagnans à la loterie. Deux de ces abonnemens ont été gagnés à Paris, un à Bruxelles, un à Hardinphen,



près Boulogne, un à Lyon, et un à La Fère. A partir de l'expiration de ce trimestre, les abonnés qui les ont gagnés recevront gratuitement leur journal jusqu'à l'expiration du terme indiqué.

— L'absence du choléra et les derniers concerts de Paganini, ont attiré de nouveau à l'Opéra, depuis quelque tems, la foule élégante. Il est à remarquer cependant que les toilettes y portaient un cachet de simplicité qui dénote l'embarras d'une saison si extraordinairement glaciale, que nul costume d'été ne pouvait encore apparaître. Ce sont des chalys, des gros de Naples, des mousselines de laine, qui font les plus grands frais. Des écharpes en batiste de soie ou en crêpe de Chine brodées, se roulent en double tour sur la poitrine; la cassolette ou le flacon, toujours de rigueur comme élégant préservatif du choléra, est suspendu au cou ou au doigt par une chaîne d'émail, et les pelisses et les boas, pour s'envelopper à la sortie du spectacle, complètent les alentours des femmes que nous avons vues cette semaine à l'Opéra.

— Aux Tuileries, ce sont force cachemires qui dissimulent une partie de la toilette, mais on peut reconnaître que les robes d'été seront, pour la plupart, choisies dans les tissus de laine ou de soie. La finesse et la légèreté de leurs dessins rendent aujourd'hui ces étoffes propres à toutes les saisons.

— Les petits chapeaux deviendront sans doute extravagamment petits, s'ils doivent encore être soumis à quelque diminution, car on en voit maintenant dont le bord de la passe entoure la figure comme un bonnet. Une blonde attachée au bord les rend beaucoup plus gracieux.

— Sous les chapeaux auxquels on conserve la passe un peu grande et évasée, on met toujours des ornemens en rubans. Les plus nouveaux sont un ruban tressé qui traverse le front. Cela va assez bien à la physionomie. Les deux extrémités de la tresse viennent se fixer sous les mentonnières en blonde.

— La majorité des capotes est couleur paille.

— Beaucoup de chapeaux en paille à jour sont ornés sur le côté d'un nœud en rubans de gros grains blancs tout unis, à longs bouts retombant vers l'oreille.

— Des pélerines négligées en jaconas sont à longues pointes croisées sous la ceinture avec une seconde pélerine ronde par-dessus, et le collet carré rabattant; le fond découpé à dents pointues doublées en jaconas, est d'un joli effet.

La Famille Corse.

LE 18 BRUMAIRE.

L'étranger qui eût pénétré ce jour-là dans le salon de l'ainé des Bonaparte, n'eût d'abord été frappé que du silence qui s'observait dans un monde si agité. C'était comme le bruit sourd et étouffé d'une conversation confidentielle interrompue par des intervalles de silence, prêté aux propos qu'échangeait un cercle de femmes assises sur un divan, au fond de la pièce.

L'une d'entre elles attire tout d'abord l'attention, autant par l'excessive mobilité de ses gestes et de sa personne, que par sa surprenante beauté. Sa figure, d'un ovale parfait, rappelait dans ses contours principaux, les traits de celui qui, quoiqu'absent alors, occupait toutes les pensées et parlait à toutes les imaginations. Elle tenait à la main un éventail dont elle se servait pour cacher un sourire qui, par momens, venait animer la voluptueuse langueur de ses yeux. Ses accès de gaieté ne pouvaient être qu'un effet de ses propres paroles, car il était évident pour tous, que la personne à qui elle semblait les adresser, tout en y prenant attention, ne s'occupait guère d'y répondre. La conversation entre eux se réduisait à un monologue, à moins qu'on ne veuille tenir compte des monosyllabes au moyen desquels le personnage formulait ses répliques. Appuyé au dos du fauteuil, celui-ci ne parvenait à conserver quelque équilibre dans son maintien qu'en s'appuyant sur une canne, que toute personne qui l'eût vu marcher aurait pu prendre pour une béquille.

La physionomie ouverte et spirituelle du maître de la maison, l'exquise urbanité de son ton, ses manières franches et affectueuses, indiquaient une de ces natures à part où la bienveillance du caractère résulte des lumières d'une raison supérieure. Son tact savait si bien démêler chaque personnage et lui appliquer la nuance convenable à l'esprit, au rang, au caractère, qu'on pouvait dire que son accueil

des
ans
on-
ce,
un
es-
nte
n-
les
un
is,
ité
ent
y
on
nir
ait
n-
ne
re
x-
li-
re
en
à
eil



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
Robe en Meure. Chapeau en tulle brodé des M^{mes} de M^{me} Pagan rue Montmartre N.º 167.
Caneton en tulle brodé des M^{mes} de M^{me} Lavigne boulevard S^{on}sonnier N.º 3. Guêtres en
Meure brodé. Chaise en fer creux de la fabrique rue Pébelle N.º 5 et 7.

Modes de Paris.



era
N.º 167.
Retras en

Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra
 Costume Anglais.

était une désignation. Cet art délicat et si rare de s'oublier pour songer à tout le monde, de jeter dans une phrase le sommaire des idées qui peuvent intéresser celui qui vous parle ; ce talent, plus grand encore, d'amortir la fougue des caractères excentriques, et de corriger ce qu'ils peuvent avoir de trop rude et de trop passionné dans le commerce de la vie, Joseph Bonaparte le possédait à un très-haut degré. Nul ne sut mieux que lui, aux jours de splendeur, tempérer la gravité et la morgue des réunions solennelles, de même qu'il était sans égal pour rehausser et maintenir dans une certaine dignité le laisser-aller d'un cercle intime.

Son attention qui ne perdait personne de vue, se concentrait plus volontiers sur une femme engloutie plutôt qu'assise dans une de ces immenses bergères, legs de l'ancien régime que nous commençons à reproduire comme tous les autres. La présence d'un pareil meuble dans un salon somptueux avait quelque chose d'étrange ; il était facile de voir qu'il avait été disposé tout exprès pour celle qui l'occupait. Le costume uniformément noir de cette dame, ajoutait à l'expression de sa physionomie. Ses yeux grands et noirs, son profil anguleux et serré, son front osseux sur lequel retombaient sans ordre quelques mèches d'une chevelure de jais, son air de gravité un peu sombre, cela joint à l'obscurité de la partie de l'appartement où elle se trouvait, tout contribuait à jeter un caractère d'étrangeté sur sa personne. Son âge se lisait dans ses traits creusés, sur les angles de ses lèvres et les saillies de son menton légèrement sillonné ; mais on pouvait voir que les fatigues, et le malheur peut-être, avaient, plutôt que les années, gravé ces empreintes. Son visage était celui d'une femme forte qui a subi l'épreuve des événemens, et qui a remporté de la lutte une sérénité inaltérable et une parfaite égalité d'ame.

A ses côtés, une jeune femme au maintien frêle, à l'air indolent et souffreteux, et qui l'appelait sa mère, mais de cette inflexion de voix qu'inspire plutôt une sorte de déférence timide qu'un sentiment profondément senti, avait placé ses mains entre les siennes et les lui tenait étroitement serrées.

« Maman, dit une petite fille assise aux pieds de la bergère, et dont le visage rond et frais contrastait avec toutes ces figures pain d'épices, regarde donc comme ma sœur Élisabeth est en colère. » et elle montrait à l'autre extrémité du cercle une dame au teint bilieux dont l'œil ardent brillait comme un rubis sous un ruban écarlate ; en ce

moment plusieurs hauts fonctionnaires de l'état l'entouraient : la conversation à laquelle elle n'était pas étrangère avait un caractère de vivacité très-prononcé.

« Annunciata ! » répondit la vieille dame avec un accent italien tout particulier, et en faisant un signe de main que la jeune personne comprit parfaitement, car elle se rassit aussitôt, fronça le soucil, alongea les lèvres, et prit un petit air mutin.

« La signora Lætitia de Bonaparte veut-elle me permettre de lui présenter mes hommages ? » dit un individu avec une voix chevrotante, en s'adressant à la vieille dame.

Dans ce moment, et vers une des portes du salon, une légère rumeur s'éleva, assez semblable à celle qui annonce la venue de quelqu'un qu'on a impatientement attendu. Le maître de la maison perça la foule, et reparût bientôt donnant la main à une femme, jeune encore, dont toute la personne respirait une noblesse gracieuse, et dont la physionomie un peu fatiguée, s'éclairait du feu de deux grands yeux noirs pleins d'expression. Derrière elle marchait, avec une sorte de timidité enfantine, une jeune personne. Elle s'avancait par bonds irréguliers, et comme glissant, en imprimant un mouvement onduleux à la courbe de son cou. Ses cheveux cendrés et soyeux, tressés en forme de couronne sur sa tête, ses yeux bleus et limpides, son visage effilé et d'une éblouissante blancheur, sa taille souple, relevée par un costume uniformément blanc, tout donnait à son aspect un extérieur aérien et en quelque sorte vaporeux. C'était comme une de ces apparitions que jettent les peintres sur la toile ; il y a un rayon lumineux sur lequel l'œil se repose comme sur l'ouate éblouissante, des formes prestigieuses, et quelquefois une de ces têtes d'anges qui ressemblent assez à celle que Cimabué a semées dans les nuages, si la tête d'une jeune fille de seize ans n'exprimait une certaine idéalité que le génie des plus grands artistes est impuissant à reproduire.

Quand elles eurent pris place sur des sièges au milieu du cercle, chacun, enchaîné par l'admiration à la vue de cette touffe brillante de têtes délicates et parfumées, beautés sur lesquelles semblaient déjà descendre les auréoles de plusieurs diadèmes, se prit à prêter l'oreille à ce gazouillement qui ne manque jamais de s'élever là où plusieurs femmes se réunissent. Leur voix cristalline et leur parler italien, le rendait suave, harmonieux, et vibrant comme un chant de Cimarosa ou de Pergolèze. Sous les regards mordans des hommes, et quoique, dans le nombre il y

en eût bien peu de séduisans , quoique la plupart de ces faces fussent rongées et sillonnées par les insomnies et les veilles cuisantes, déformées par toutes les passions qui , comme l'acier sur le diamant , se gravent en coupures aiguës sur les traits des hommes condamnés aux affaires , bien que l'ambition du pouvoir, et avec elle tous les bas instincts qu'elle éveille, l'envie, la soif de l'or, s'y incrustent et y laissent des sillons ardents, ineffaçables, ces femmes, pourtant, s'ajustaient, se paraient ondoyaient, échangeant entre elles des œillades inquiètes et jalouses sur chacun des membres de cette famille Napoléonienne, qui brillait par l'absence même de son chef, et où on pouvait retrouver quelqu'un de ces traits qui résument une beauté frappante et supérieure. Là, c'était la grâce molle de la Galathée, le port auguste et le profil majestueux de la Pallas, ou bien les formes délicates et sensuelles de cette autre Vénus qui posa pour le ciseau de Canova.

(La suite au Numéro prochain.)

ALBUM.

Le dernier concert de Paganini a été très-brillant. M^{lle} Vagon poursuit ses débuts avec un succès croissant ; elle est en possession d'adoucir les regrets causés par l'absence de M^{lle} Taglioni. M^{lle} Vagon est une très-jolie personne ; sa danse est légère et élégante ; elle ne peut manquer de briller un jour en premier parmi la troupe séduisante que possède déjà l'Opéra.

—Plusieurs ouvrages nouveaux ont été depuis quelque tems représentés sur différens théâtres ; mais aucun n'a marqué par un succès bien notable. *Jacques le Fataliste*, aux Variétés, n'a échappé au destin le plus fatal que grâce au jeu de Legrand. — *Franklin à Passy*, ou *le Bonhomme Richard*, a été mieux accueilli au Palais-Royal. L'ouvrage ne présente pas un grand intérêt, mais à défaut d'intrigue il offre de jolis couplets et quelques scènes agréables. De tous les vaudevilles nouveaux, *Un Caprice d'une Grande Dame* est sans contredit le plus intéressant. M. Ancelot, auteur de cet ouvrage, a ajouté un nouveau titre à ceux qu'il a déjà à la reconnaissance des maris. Cet auteur a pris à tâche de dévoiler toutes les ruses féminines : il n'y a pas un manège de coquette qu'il ne signale ; et, vraiment, quand on a suivi son école et qu'il vous arrive malheur, on peut dire, comme Georges Dandin : *Tu l'as voulu !*

Le Caprice d'une Grande Dame apprend, à ceux qui pourraient

l'ignorer, que si des rois ont quelquefois épousé des bergères, plus souvent encore de grandes et nobles dames ont pris un rustre pour amant.

Ce vaudeville, fort bien joué et assez amusant, attire la foule au théâtre de la rue de Chartres.

GÉNÉALOGIE D'HENRI V. — Un notaire de Bourges, nommé Laurent Babou, épousa en 1483 Françoise Ra, de laquelle il eut Philibert Babou, maître-d'hôtel du roi, qui épousa Marie Gaudin. De ce mariage naquit Jean Babou de la Bourdaisière, maître général de l'artillerie, marié, en décembre 1539, à Françoise Robertet, qui lui donna une fille, Françoise Babou, laquelle épousa, le 24 février 1559, Antoine d'Estrées, seigneur de Cœuvres, dont elle eut Gabrielle d'Estrées, surnommée la *belle Gabrielle*, une des maîtresses d'Henri IV. Du concubinage d'Henri avec Gabrielle est né, en 1594, César, duc de Vendôme, marié à Françoise de Lorraine, duchesse de Mercœur, qui donna le jour à Élisabeth de Vendôme, mariée, le 9 juillet 1643, à Charles-Amédée de Savoie, duc de Nemours, dont elle eut, le 11 avril 1644, Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie, qui épousa, en 1665, Charles II, duc de Savoie. Celui-ci eut pour fils Victor-Amédée-François de Savoie, roi de Sardaigne, lequel épousa, le 10 avril 1684, Anne-Marie d'Orléans, dont il eut, le 6 décembre 1685, Marie-Adélaïde de Savoie, mariée, le 16 décembre 1697, à Louis de France, duc de Bourgogne. De ce mariage est né, le 15 février 1710, Louis XV, roi de France et de Navarre, décédé le 10 mai 1774, marié en 1725 à Marie-Charlotte-Sophie-Félicité Leczinska; dont il eut Louis de France, dauphin, marié en premières noces à Marie-Thérèse-Raphaële, infante d'Espagne, et en secondes noces à Marie-Josèphe de Saxe, fille de Frédéric-Auguste I^{er}, roi de Pologne. Ils eurent pour fils Louis-Auguste, duc de Berry, roi de France sous le nom de Louis XVI; Louis-Stanislas-Xavier, qui régna sous le nom de Louis XVIII, et Charles-Philippe (Charles X), qui eut pour fils le duc de Berry, père d'Henri V.

A ce Numéro sont jointes les planches 891 et 892.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre. Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50, — Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n^o 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N^o 46, au Marais.